Document generated on 06/05/2025 2:52 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Portrait du menteur

Jean Genet, menteur sublime, de Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 208 p.

Albert Dichy

Number 240, Spring 2012

Jean Genet, toujours en fuite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66520ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dichy, A. (2012). Portrait du menteur / *Jean Genet, menteur sublime,* de Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 208 p. *Spirale*, (240), 54–54.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Portrait du menteur

PAR ALBERT DICHY

JEAN GENET, MENTEUR SUBLIME de Tahar Ben Jelloun
Gallimard, 208 p.

Comment faire le portrait d'un menteur — qu'il soit sublime ou non ? Comment être sûr que c'est bien lui qui est dans le cadre ? Comment esquisser un seul trait, décrire un seul geste, citer un seul propos sans qu'il soit aussitôt *démenti* par un autre trait, un geste différent, un propos contraire ? Telles sont les premières questions que suscite le singulier essai consacré par Tahar Ben Jelloun au plus redoutable des écrivains-caméléons du siècle. Car si Genet est bien un « traître », comme il le clame inlassablement, il l'est sans doute d'abord à sa propre image. D'autant que le menteur pose à toute captation un problème technique : il bouge tout le temps. Pour ne prendre que quelques exemples : à peine l'essayiste décrète-t-il que l'écrivain n'avait nul sens de l'amitié que celui-ci lui confie que Derrida est « *un ami, un vrai* » ; à peine assure-t-il avec force conviction que « *Genet n'était pas antisémite* » que celui-ci lui déclare très sérieusement que la presse française est tenue par « *les Juifs* » ; à peine affirme-t-il que l'auteur « *n'avait pas le sens du politique* » qu'un superbe entretien politique repris en fin de volume — où Genet signale, pour dérouter tout le monde, que « *celui qui n'aime pas les Juifs n'aime pas non plus les Arabes* » — vient nous convaincre de l'inverse. Comment cadrer un pareil sujet, le tenir sous l'objectif ? Comment lui faire confiance, surtout lorsqu'il passe aux aveux ? Sartre s'y était essayé, qui avait jeté sur « *le plus rusé des voyous* » l'immense filet du *Saint Genet, comédien et martyr* sans parvenir à le prendre réellement dans ses mailles ; du *Balcon* à *Un captif amoureux*, Genet, à qui Sartre avait prédit (la voyance n'était pas son fort) un destin de « *chef de famille* », n'eut de cesse que de défaire méthodiquement les analyses du philosophe. Seul Giacometti peut-être, par des voies subtiles et impénétrables, avait réussi, au centre improbable des mille lignes brisées, brouillées, indécises qui constituent ses portraits, à faire émerger, sans la fixer, la dérobade de son modèle.

À cette folle entreprise, Tahar Ben Jelloun s'est attelé à son tour. Pour la mener à bien, il dispose de deux atouts : d'une part, une belle innocence que son sujet n'intimide guère, une désinvolture de conteur oriental qui ne s'en laisse pas conter et ne se pose pas de question superflue ; d'autre part, un véritable art du récit, un sens inné de la narration, de la touche de couleur, de la sensation, du détail. Presque sans le faire exprès, son ouvrage esquive ainsi nombre de pièges et d'écueils qui menacent tout essai sur Genet.

UNE FIGURE ÉNIGMATIQUE

Est-ce d'ailleurs vraiment un essai ? *Jean Genet, menteur sublime* se présente plutôt comme un ouvrage hybride, mêlant récit et réflexion, conjuguant anecdotes et commentaires. Constitué de brefs chapitres apparemment ordonnés par thèmes (« La voix », « Tanger », « Racisme »), le livre invente une forme fluide et souple, ouverte à l'hétéroclite de la mémoire et aux textes les plus divers : récits de souvenirs, digressions politiques, notations littéraires, descriptions de rêves, fragments de journal, entretiens, lettre posthume, articles de presse… Tout en empruntant les modalités du témoignage, l'essai cherche ainsi moins à circonscrire ou à capturer son objet qu'à se laisser traverser par lui. Certes, on pourra toujours déceler ça et là quelques erreurs factuelles, quelques assertions discutables, mais la question n'est pas là : l'auteur ne prétend nullement faire œuvre d'historien et encore moins proposer une lecture nouvelle des livres de Genet. Il se fie à sa mémoire et à son propre instinct d'écrivain. Il fait ainsi émerger lentement une figure qui lui demeure énigmatique et dont il n'essaie ni de lever ni d'expliquer les contradictions. Peut-être sa réussite tient-elle justement en ceci qu'il ne cherche pas à la comprendre mais à la faire vivre. Et en ce sens, parce qu'il demeure romancier au cœur de son essai, parce qu'il ne réduit pas Genet à son personnage social ou littéraire, parce qu'il ne s'efforce pas de le rendre sympathique ou de le rapprocher du lecteur, l'essayiste tient son pari : Genet reste vivant dans son livre. Vivant, c'est-à-dire plein d'humour et d'intelligence, mais aussi d'hésitations, d'incertitudes, de maladresses, de revirements, d'emportements, de foucades.

Peut-être l'ouvrage omet-il cependant de préciser un élément décisif. L'écrivain qu'il évoque n'est pris qu'à un moment particulier de son histoire : entre 1974 et 1983, très précisément. Il s'agit donc du portrait d'un auteur désœuvré, d'un écrivain qui n'écrit ni ne publie depuis plus de dix ans, qui donne à tous ses proches le sentiment de se survivre à travers des engagements politiques généreux, mais parfois hasardeux. Certes, il rédige par-ci par-là quelques articles et quelques textes, compose plusieurs scénarios de film avant de les abandonner, rêve d'un grand livre sur les Black Panthers et les Palestiniens dont il n'a encore trouvé ni la formule ni le sens. À partir de 1979, c'est aussi un homme malade, guetté par la mort que le livre reflète. Or tout ce contexte bascule fin 1983, au moment justement où l'essayiste le perd de vue : Genet commence alors la rédaction d'*Un captif amoureux* qui va le tenir jusqu'à son dernier souffle. Et d'un coup, toutes les « incohérences », tous les « mensonges » signalés, et jusqu'à la maladie et la mort, jusqu'à l'auteur Genet lui-même, tout cela dont témoigne avec vivacité le livre de Tahar Ben Jelloun disparaît, absorbé, aboli et résolu dans l'œuvre.